

Laure HERMAND-SCHEBAT

LIRE TÉRENCE À LA RENAISSANCE, AVEC OU SANS LE GREC : LES EXEMPLES D'ANGE POLITIEN ET JOSSE BADE

Suétone, dans sa vie de Térence transmise en tête du commentaire d'Aelius Donat, rapporte deux extraits de poèmes, le premier tiré du *Limo*, recueil poétique perdu de Cicéron, qui fait de Térence un traducteur de l'auteur grec Ménandre (*conuersum expressumque Latina uoce Menandrum*), et le second de César qui appelle le dramaturge latin « demi-Ménandre » (*dimidiata Menander*)¹. Térence est assurément le plus grec des auteurs latins de comédies. Le titre d'une de ses comédies est lui-même grec (*Heautontimorumenos*). Le commentaire de Donat aux comédies de Térence, datable du milieu du IV^e siècle de notre ère, est truffé de mots grecs². Les commentateurs de la Renaissance sont donc confrontés dans leurs analyses des six comédies de Térence à des réalités, à des notions et à des vocables grecs. Mais leur connaissance du grec, tant de la langue que des textes, est hautement variable.

Cette recherche s'inscrit dans le projet ANR IThAC « L'invention du théâtre antique dans le corpus des paratextes savants du XVI^e siècle. Analyse, traduction, édition numérique »³. Responsable du corpus Térence au sein du projet, j'ai voulu interroger la place du grec dans les lectures de Térence à la Renaissance à partir d'un très long paratexte de l'imprimeur et humaniste Josse Bade à son édition de Térence parue en 1502, paratexte qu'il intitule *Praenotamenta* et qui constitue une sorte de traité en miniature sur la comédie antique. Il m'a semblé intéressant de le mettre en regard avec un manuscrit que nous ne prenons pas en compte dans le projet IThAC : celui d'Ange Politien⁴. Ce manuscrit contient le commentaire des deux cents premiers vers de l'*Andrienne*, précédé d'une *praelectio* sur la comédie antique. Il s'agit probablement, comme nous le verrons, de notes de cours utilisées par Politien pour son cours de l'année universitaire 1484-1485.

Ces deux commentateurs de Térence à la Renaissance, Josse Bade et Ange Politien, possèdent assurément deux types très différents de connaissance du grec, même si bon nombre des auteurs auxquels ils se réfèrent pour bâtir leur historique de la comédie antique sont les mêmes.

Avant de me pencher sur le cas de ces deux commentateurs, je souhaite partir d'un autre commentateur, totalement ignorant du grec : il s'agit de l'éditeur scientifique de l'édition strasbourgeoise de 1496⁵. Est-ce l'imprimeur Johann Grüninger lui-même ou Johannes

¹ Suet., *Vita Ter.*, 7.

² Pour l'édition numérique de ce commentaire, voir le site Internet Hyperdonat : <http://hyperdonat.humanum.fr/editions/html/commentaires.html> (consulté le 15 novembre 2022).

³ Pour une présentation de ce projet, voir le carnet de recherches : <https://ithac.hypotheses.org> (consulté le 15 novembre 2022). Voir aussi M. Bastin-Hammou et P. Paré-Rey, « IThAC. L'Invention du Théâtre Antique dans le Corpus des paratextes savants du XVI^e siècle. Analyse, traduction, exploration numérique », *Anabases* (en ligne), 32, 2020, mis en ligne le 20 octobre 2022, consulté le 15 novembre 2022 (<http://journals.openedition.org/anabases/11307>).

⁴ Munich, Staatsbibliothek, Ms. lat. 754, ff. 203v-212v. Il a été édité par Rosetta Lattanzi Roselli : A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio. Appunti inediti a cura di R. Lattanzi Roselli*, Florence, Sansoni, 1973. Voir aussi R. Ribouli, *La Collazione poliziana del codice Bembino di Terenzio*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1981.

⁵ *Terentius cum directorio vocabulorum, sententiarum, artis comice, glosa interlineali, comentariis Donato, Guidone, Ascensio*, Strasbourg, Johann Grüninger, 1496.

Curtus, comme le suggère Gérard Freyburger⁶, personnage mentionné dans le colophon de la réédition de 1499, mais dont le nom ne figure nulle part dans l'édition de 1496 ? En tout cas, l'auteur des paratextes de cette édition se déclare totalement ignorant du grec (*expers Graecae <linguae>*) :

Heautontimoroumenos nomen fabulae huius est Graecum. De quo cum interpretatione sua varii vario modo certant. Quorum ego (Latinae linguae non gnarus taceo quod expers Graecae) index esse nequeo. Vix possum sine linguae caespitatione lallare. Ex nominis tamen interpretatione liquet comoediam hanc hoc nomen a persona sumere, uti praecedens ab eunucho.

Heautontimoroumenos. Le nom de cette pièce est grec. À ce sujet, divers auteurs débattent avec des hypothèses diverses. Et moi, je ne peux pas les départager : moi qui ne suis pas savant en latin, je me tais parce que je ne connais pas du tout le grec. Je peux à peine bredouiller sans que ma langue trébuche. Cependant par l'interprétation du nom, il est clair que cette comédie tire son nom du personnage, comme la précédente tire son nom d'un eunuque⁷.

Il ne semble pas connaître le sens du mot grec *heautontimoroumenos* et ne peut que faire le parallèle avec une autre pièce de Térence pour dire que la comédie tire son titre d'un des personnages. Ce paratexte de l'édition de 1496 est en fait la description de la gravure pleine page qui introduit l'édition de l'*Heautontimoroumenos*. L'édition de Grüninger reproduit les commentaires de Donat et Guy Jouenneaux ainsi que les ajouts de Bade ; pour le texte, elle se contente de reprendre l'édition badienne parue en 1493 chez Trechsel. Mais c'est une édition remarquable par ses innovations graphiques tant au niveau de l'illustration que de la disposition du texte⁸.

JOSSE BADE, VULGARISATEUR DE L'HISTOIRE DU THÉÂTRE ANTIQUE

Après une jeunesse passée à Gand, Josse Bade étudie vraisemblablement à Louvain, puis en Italie dans les années 1480 : il séjourne à Ferrare, où il écoute les leçons de grec de Battista Guarino, et à Bologne, ville dans laquelle il suit les cours de Filippo Beroaldo l'Aîné. Il est à Lyon en 1492 : il édite les *Orationes* de Beroaldo chez Jean Trechsel, imprimeur d'origine germanique installé à Lyon, qui fut l'un des premiers typographes de la ville⁹. Il s'agit du premier des volumes parus chez cet imprimeur sous sa direction. Il collabore avec Trechsel de 1492 à 1499, notamment sur une édition commentée de Térence en 1493. Il enseigne à la même époque la littérature latine dans un collège lyonnais tenu par Henri Valluphin. Il a d'ailleurs enseigné précédemment à Valence.

Il arrive à Paris en 1499. Entre 1499 et 1502, il prépare des éditions pour divers imprimeurs parisiens, financées par Jean Petit. Il établit sa propre presse en 1503 ; son atelier, le *Praelum Ascensianum*, était situé rue Saint-Jacques. Il fait paraître ses dernières publications en 1534. Sa carrière s'étale donc sur une trentaine d'années d'activité comme imprimeur. Ce

⁶ G. Freyburger, « Un innovateur : Johannes Curtus, éditeur du Térence de Grüninger », *Res novae. bouleversements dans les sources humanistes du Rhin Supérieur / Umbrüche in den humanistischen Quellen des Oberrheins*, éd. M.-L. Freyburger-Galland et H. Harich-Schwarzbauer, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020, p. 169-179.

⁷ *Terentius cum directorio vocabulorum, sententiarum, artis comice, glosa interlineali, comentariis Donato, Guidone, Ascensio*, Strasbourg, Johann Grüninger, 1496, fol. 41r.

⁸ À ce sujet, voir L. Hermand-Schebat, « Texte et image dans les éditions latines commentées de Térence (Lyon, Trechsel, 1493 et Strasbourg, Grüninger, 1496) », *Camenae* (en ligne), 9, 2011, p. 1-14 (https://lettres.sorbonne-universite.fr/sites/default/files/media/2020-06/article_9_hermand-schebat.pdf, consulté le 15 novembre 2022).

⁹ Sur Jean (ou Johann) Trechsel, voir H. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise. Douzième série : recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*, Lyon-Paris, Boissier-Picard, 1921, p. 230-232.

sont 775 éditions, imprimées pour lui-même ou en association avec d'autres imprimeurs, qui sortent de ses presses entre 1503 et 1535, date de sa mort. Ses contacts avec les milieux humanistes font de lui « un imprimeur et un érudit », pour reprendre la formule de Paul White¹⁰.

Sa formation en grec fut probablement rudimentaire. Il suivit les leçons de Battista Guarino à Ferrare, comme l'indique la notice de Jean Trithème : « *qui olim Ferrariae Baptistam Guarinum litteras graecas docentem audivit, et in ea quoque lingua peritus evasit* » (« il suivit autrefois le cours de grec de Battista Guarino et devint savant dans cette langue aussi »)¹¹. Mais ce texte aux tonalités hagiographiques élude la question de la durée de son séjour en Italie. Louise Katz a montré que le séjour à Bologne ne dure que quelques jours, comme en témoigne l'épître que Bade compose pour sa première édition des *Orationes* de Béroalde, parue à Lyon chez Trechsel en 1492¹². On peut donc légitimement questionner le temps passé à Ferrare à suivre les leçons de grec de Battista Guarino. Ce temps fut probablement assez court, ne lui offrant qu'une connaissance très partielle du grec¹³.

Bade réalise un travail important d'édition et de commentaire sur les comédies de Térence. Comme l'a montré Louise Katz, il est l'éditeur scientifique d'une première édition en 1491, antérieure aux *Orationes* de Beroaldo publiés chez Trechsel en 1492. Il s'agit d'« une édition des *Comédies* de Térence imprimée par Mathieu Husz, le 5 novembre 1491, et pour laquelle Bade compose une épître qu'il adresse à Laurent Bureau, son premier protecteur »¹⁴. Cette édition fournit le commentaire de Donat que Bade cite à plusieurs reprises dans son épître dédicatoire. Puis en 1493, dans le cadre de sa collaboration avec l'imprimeur lyonnais Johannes Trechsel, Bade supervise une édition commentée des pièces de Térence. Cette édition a été étudiée et est fréquemment citée par les historiens du théâtre, car ses nombreuses gravures sur bois, 159 exactement, donnent des représentations de l'espace théâtral avant la scénographie italienne. Il s'agit d'une édition illustrée (*cum figuris*), mais aussi d'une édition commentée (*interpretatio*) : Bade ne rédige pas lui-même de commentaire, mais reprend un commentaire dû à Guy Jouenneaux (*Guido Iuuenalis* en latin), grammairien et théologien originaire du Mans, actif à la fin du XV^e siècle (Bade publie en 1508 une édition de son traité de la langue latine). L'édition des comédies de Térence qui sort des presses de Trechsel en 1493 a été en fait placée sous la responsabilité éditoriale de Bade. C'est lui qui fait le travail d'édition du texte, il y ajoute le commentaire de Guy Jouenneaux qu'il corrige et complète très ponctuellement ; et c'est probablement lui qui supervise l'illustration. L'organisation des gravures est probablement l'œuvre de Bade, même si ce n'est pas lui qui en effectue la réalisation.

Dans l'édition de 1493, son apport au commentaire reste très ponctuel. Il faut attendre l'édition de 1502 chez Fradin à Lyon pour que Bade apporte son propre commentaire sous la forme d'une gigantesque introduction en 26 chapitres : les *Praenotamenta*¹⁵. Cette édition de

¹⁰ P. White, *Jodocus Badius Ascensius: commentary, commerce and print in the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 30 : « he was both printer and scholar ».

¹¹ Sur cette notice de Jean Trithème, voir Ph. Renouard, *Bibliographie des impressions et des œuvres de Josse Badius Ascensius*, Paris, E. Paul et fils et Guillemin, 1908, vol. 1, p. 287-288.

¹² L. Katz, *La presse et les lettres. Les épîtres paratextuelles et le projet éditorial de l'imprimeur Josse Bade (c. 1462-1535)*, thèse de doctorat, dir. P. Galand, EPHE, 2013, p. 4, 192-193. Je remercie vivement Louise Katz qui a eu la générosité de m'envoyer le fichier de sa thèse.

¹³ C'est dans ce sens que va Philippe Renouard qui affirme que Bade a été professeur de latin et n'a jamais enseigné le grec. Voir Ph. Renouard, *Bibliographie des impressions*, vol. 1, p. 10.

¹⁴ L. Katz, *La presse et les lettres*, p. 6, 77. Le texte de l'épître est donné en annexe de la thèse, p. 426-428.

¹⁵ Le projet IThAC a mené à bien une édition traduite et annotée complète de ces *Praenotamenta*. Il n'existait jusqu'ici que la traduction française de Maurice Lebel, souvent fautive : M. Lebel (trad.) et J. Bade, *Josse Bade, dit Badius, 1462-1535 : Préfaces de Josse Bade... humaniste, éditeur-imprimeur et préfacier*, Louvain, Peeters, 1988.

1502 étant difficilement accessible, le travail d'édition et de traduction du texte latin s'est fait à partir de la réédition de 1504¹⁶. Il y eut d'ailleurs par la suite de nombreuses rééditions : Lawton en dénombre vingt-quatre¹⁷.

Dans le premier chapitre de ces *Praenotamenta*, exposé fort long sur la définition du poète et de la poésie, intitulé *Quid sit poeta et quanta eius dignitas*, apparaît une faute de grec sur le verbe ποιῶ :

Sonat enim poeta idem quod « factor », et a uerbo Graeco poeio, quod est « facio » seu « creo », deflectitur.

En effet « poète » a le même sens que « créateur » et est dérivé du mot grec « poeio »¹⁸, c'est-à-dire « je fais » ou « je crée »¹⁹.

Cette erreur figure dans l'édition de 1504, mais est corrigée dans la réédition de 1511 ; il s'agit probablement d'une erreur imputable au typographe.

Dans le chapitre 5 qui traite des origines du théâtre et de la satire, la faute de grec, qui figure encore dans la réédition de 1511, semble cette fois-ci imputable à Bade lui-même :

Sunt tamen qui uelint a fece quam Graeci trega appellant, mutatis litteris tragoediam dictam.

Il y en a toutefois qui veulent que la tragédie ait reçu son nom de la boue que les Grecs appellent *trega*, avec une inversion de lettres²⁰.

Bade écrit donc *trega* au lieu de *truga*, équivalent grec du latin *faex*, « la lie ». L'erreur se trouve probablement dans le manuscrit ou l'édition de Diomède que Bade a sous les yeux. En tout cas, l'imprimeur ne repère pas la faute de grec et recopie le terme *trega* qui n'existe pas en grec.

Son accès aux termes grecs est en effet médiatisé par des textes latins : Evanthius, auteur des traités *De fabula* et *De comoedia* que les hommes de la Renaissance attribuent à Donat car ces textes figurent en tête de son commentaire de Térence, et Diomède, qui a écrit un traité de grammaire intitulé *Ars grammatica*, sont les deux auteurs latins de l'Antiquité tardive qui sont les sources principales, voire exclusives de Bade sur le théâtre antique et son histoire. C'est chez Diomède que Bade trouve les équivalents latins des termes grecs, qu'il s'agisse du bouc (*tragos* en grec, *hircus* en latin) qui donne son nom à la tragédie ou des villages (*comae*, forme latinisée du *kômai* grec, *pagi* en latin) qui donnent le sien à la comédie :

« Tragoedia », ut refert Diomedes, « est heroicae fortunae in aduersis comprehensio » ; dicta autem videtur a Graecis eo quod tragos Graece dicitur hircus et ode cantus, cantantibus enim tragoediam hircus dabatur in praemium, ut dicit Horatius²¹. Comoedia autem est « privatae civilisque fortunae sine periculo vitae

¹⁶ P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie a Guidone Juvenale viro perquam litterato familiariter explanate : et ab Jodoco Badio Ascensio vna cum explanationibus rursus annotata atque recognite : cumque eiusdem Ascensii praenotamentis atque annotationis suis locis adhibitis quam accuratissime impresse venundantur, Paris-Londres, Josse Bade et al., 1504.

¹⁷ H. W. Lawton, *Térence en France au XVI^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970-1972 (1^{re} éd. : 1926), 2 vol.

¹⁸ Orthographe erronée de poieo-ô, ποιέω-ῶ.

¹⁹ P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie, n.p.

²⁰ *Ibid.* Cette étymologie est évoquée par Evanthius, *De fabula*, I, 2, et Diomède, *Ars grammatica* III (*Grammatici latini* I, éd. Keil, p. 487) : chez Diomède, le terme grec est τρύγα (à l'accusatif) dont l'équivalent latin est *faecem* (voir Hor., *P.*, 277 : *peruncti faecibus ora* [des visages enduits de boue]). Bade commet une erreur sur le terme grec, peut-être déjà présente dans le texte de Diomède dont il dispose.

²¹ Diomède (Keil I, p. 487) : *Tragoedia est heroicae fortunae in aduersis comprehensio. A Theophrasto ita definita est, « τραγωδία ἐστὶν ἡρωϊκῆς τύχης περίστασις ». Tragoedia, ut quidam, a τράγω et ᾠδῆ dicta est, quoniam olim actoribus tragicis τράγος, id est hircus, praemium cantus proponebatur, qui Liberalibus die festo Libero patri ob hoc ipsum*

comprehensio »²². *Dicta ideo quia comae Graece pagi dicuntur, id est conventicula rusticorum quae vulgariter villagia dicimus.*

« La tragédie », comme Diomède le rapporte, « est le condensé d'un destin héroïque dans l'adversité » ; or elle a, semble-t-il, été appelée ainsi par les Grecs parce que *tragos* en grec signifie « bouc » et *ôdê* « chant » ; en effet un bouc était donné en récompense à ceux qui chantaient une tragédie, comme Horace le dit. Mais la comédie est « le condensé d'un destin privé et particulier sans danger mortel ». Elle a été appelée ainsi parce que les bourgs sont appelés en grec *comae* c'est-à-dire des lieux de réunions de paysans que nous appelons villages en langue vulgaire²³.

Bade offre ici un exemple intéressant de bilinguisme didactique qu'on peut retrouver dans les cours de Politien. Le grec à la Renaissance s'enseigne et s'apprend souvent à partir du latin. Ainsi dans son commentaire de l'épître ovidienne de Sappho à Phaon, cours datable de 1480-1481, Politien met toujours le terme latin en regard du terme grec pour enrichir le lexique grec de ses étudiants :

Atque id, quod graece γνήσιον, latine autem legitimum genuinum ve appellaretur, indagaverunt [...]. Ipsum ante cetera, quem σκοπόν Graeci vocant, Latini intentionem aut scopulum (quod nomen in Domitiani vita apud Suetonium est²⁴) explanare instituerunt.

Et ils ont mené une enquête sur ce qu'on appelle *gnêsios* en grec et « légitime » ou « bien né » en latin [...]. Ils entreprirent d'expliquer avant toutes les autres cette notion que les Grecs appellent *skopos* et les Latins « intention » ou « but », terme qu'on trouve chez Suétone dans la vie de Domitien²⁵.

Mais contrairement à ce qu'il en est pour Politien, la connaissance qu'a Bade des auteurs grecs est indirecte : l'exemple d'Aristote le montre bien. Dans l'introduction des *Prae-notamenta*, Bade recourt à une référence à Aristote et à une citation du même pour justifier son entreprise d'un exposé préalable au commentaire lui-même :

Quoniam diuinus ille Plato in principiis rerum cognoscendis diutius immorandum non ab re censuit (nam, ut post eum Aristoteles inquit, modicus error in principio maximus sit in fine) et ut iureconsultus de originibus iuris : « cuiuslibet rei potissima pars principium » et ideoque idem Aristoteles : « qui (inquit) principia alicuius scientiae ignorat, certum est illum non habere scientiam », has, inquam, ob res, priusquam ad comoediarum Terentii facilem explanationem accedam, constitui pluscula quae pro singulis comoediis sunt cognoscenda imperitae iuuentuti aperire, eaque in capita distinguere ut ea commode citare posthac possim.

Puisque le divin Platon a estimé qu'il n'était pas hors de propos de s'attarder un certain temps sur les prémisses du sujet à connaître (car comme le dit Aristote après lui, une petite erreur au début en devient une très grande à la fin²⁶), qu'un jurisconsulte dit aussi sur les

immolabatur, quia, ut Varro ait, depascunt uitem ; et Horatius in arte poetica « carmine qui tragico uilem certauit ob hircum ». Il s'agit d'une citation d'Horace (*Ars poetica*, 220). Mais il est probable que c'est chez Diomède que Bade la lit.

²² Diomède (Keil I, p. 488) : *Comoedia est priuatae ciuilibusque fortunae sine periculo uitae comprehensio, apud Graecos ita definita : κωμωδία ἐστὶν ἰδιωτικῶν πραγμάτων κίνδυνος περιοχῆ. Comoedia dicta ἀπὸ τῶν κωμῶν. Κῶμαι enim appellantur pagi, id est conuenticula rusticorum. Itaque iuuentus Attica, ut ait Varro, circum uicos ire solita fuerat et quaestus sui causa hoc genus carminis pronuntiabat.*

²³ P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie, n.p.

²⁴ Suet., *Dom.* 19, 4.

²⁵ A. Poliziano, *Commento inedito all'epistola ovidiana di Saffo a Faone*, a cura di E. Lazzeri, Florence, Sansoni, 1971, p. 3.

²⁶ *Auctoritates Aristotelis, De celo et mundo*, I, p. 161, n° 19-20 : *Parvus error in principio, maximus erit in fine.* Les *Auctoritates Aristotelis* est un florilège composé à la fin du XIII^e siècle probablement par Marsile de Padoue. Voir

origines du droit : « pour n’importe quel sujet la partie essentielle est le début » et qu’Aristote par conséquent dit la même chose : « celui qui ignore les débuts d’une science, ne possède à coup sûr pas cette science »²⁷, pour ces raisons, dis-je, avant d’en venir à l’explication accessible des comédies de Térence, j’ai décidé de publier des petites choses en plus de ce que la jeunesse inexpérimentée doit connaître pour chaque comédie et de les diviser en chapitres pour pouvoir ensuite m’y référer aisément²⁸.

La première évocation d’une maxime d’Aristote vient probablement d’une source médiévale, le recueil des *Auctoritates Aristotelis* et la seconde, qui constitue une véritable citation, a pour source probable Thomas d’Aquin. Il s’agit d’ailleurs d’invoquer une autorité établie plus que de faire référence à un élément précis de la doctrine philosophique du Stagirite. En revanche dans le premier chapitre déjà évoqué des *Praenotamenta*, l’avis d’Aristote sur les poètes est cité aux côtés de celui de Caton pour être ensuite réfuté :

Quocirca multi eos aspernantur tanquam mendaces et uanos, adducentes illud Aristotelis : « Multa mentiuntur poetae »²⁹ et illud quod in Catone dicitur : « Admiranda canunt, sed non credenda poetae »³⁰.

C’est pourquoi beaucoup les méprisent et voient en eux des menteurs et des fourbes, avançant cet argument d’Aristote : « les poètes mentent beaucoup » et celui-ci qu’on trouve chez Caton : « les poètes chantent des choses dignes d’admiration, mais pas de confiance »³¹.

Il s’agit dans ce dernier exemple d’une très brève citation de la *Métaphysique* (*illud Aristotelis*), mais qui est devenue en fait un proverbe. Il est difficile de repérer la source de Bade, probablement encore Thomas d’Aquin.

Ainsi ces quelques exemples de citations d’Aristote proviennent soit de Thomas d’Aquin, soit du florilège médiéval des *Auctoritates Aristotelis*. Bade n’a aucun accès direct aux textes d’Aristote et possède une connaissance médiévale du philosophe grec. Apparaît ici une différence fondamentale entre Bade et Politien autour de la connaissance d’Aristote, notamment de la *Poétique*, traité aristotélicien inconnu de Bade dont l’humaniste italien a une connaissance directe et dont il cite à plusieurs reprises des passages.

ANGE POLITIEN, HELLÉNISTE ÉRUDIT ET FIN CONNAISSEUR D’ARISTOTE

Helléniste brillant formé par Jean Argyropoulos et Demetrios Chalcondylas, Ange Politien entreprend à l’âge de 16 ans de traduire en hexamètres latins le chant II de l’*Iliade*, traduction qu’il dédicace à Laurent de Médicis, ce qui lui permet d’être introduit dans

J. Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Etude historique et édition critique*, Louvain-Paris, Publications Universitaires-Béatrice-Nauwelaerts, 1974.

²⁷ On trouve cette idée non chez Aristote mais chez Thomas d’Aquin. Voir Thomas d’Aquin, *Summa theologiae*, 1a2ae, 112, 5 : *Nullus autem posset scire se habere scientiam alicuius conclusionis, si principium ignoraret*. « Or nul ne pourrait savoir qu’il a une connaissance scientifique de la conclusion s’il ignorait le début ».

²⁸ P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie, n.p.

²⁹ Aristote, *Metaphysica* 983a3 : ἀλλὰ κατὰ τὴν παροιμίαν πολλὰ ψεύδονται αἰδοί. Mais Bade n’a pas une connaissance directe du texte d’Aristote. Thomas d’Aquin, dans son commentaire de la *Métaphysique*, cite la traduction de Guillaume de Moerbeke. Voir Thomas d’Aquin, *In Metaph.*, l. I, lect. III, 983a5-6 : *Sed nec divinum invidum esse convenit, sed secundum proverbium : Multa mentiuntur poetae*. Voir aussi *Auctoritates Aristotelis, Metaphys.*, I, p. 117, n° 25 : *Divinum non invidet* et n° 26 : *Multa mentiuntur poetae* (J. Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis*). Pour la fortune de cette formule, voir aussi Erasme, *Adagia*, 1198 : *Aristoteles libro τῶν Μετὰ τὰ φυσικά primo : Ἀλλὰ κατὰ τὴν παροιμίαν πολλὰ ψεύδονται αἰδοί, id est Sed juxta proverbium multa mentiuntur poetae*.

³⁰ Pseudo-Caton, *Dist.* 3, 18 : *Nam miranda canunt, sed non credenda poetae*.

³¹ P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie, n.p.

l'entourage de ce dernier. Il écrit dans les années 1471-1478 des épigrammes en grec et s'affirme donc comme un poète trilingue qui excelle tant en grec, qu'en latin ou en toscan. Il est aussi enseignant : il obtient en 1480 la chaire d'éloquence grecque et latine au Studio de Florence où il enseigne jusqu'à sa mort en 1494.

Son commentaire de Térence nous a été transmis par un manuscrit conservé à la bibliothèque de Munich³² ; il s'agit de notes de travail utilisées par Politien pour son enseignement au Studio de Florence. Malgré l'absence dans le texte de référence explicite, le commentaire à l'*Andrienne* constituait clairement la base d'une série de leçons universitaires. La datation avancée par l'éditrice italienne du manuscrit est l'année universitaire 1484-1485, juste après le premier voyage de Politien à Rome. Ce cours sur Térence possède la même structure que les autres cours universitaires de Politien : une *praelectio*, introduction sur l'histoire de la comédie antique, est suivie du commentaire philologique des deux cents premiers vers de l'*Andrienne*.

La maîtrise des termes grecs employés pour présenter les différentes hypothèses étymologiques de la comédie apparaît dès sa *praelectio*. Politien présente les différentes étymologies du terme « comédie » :

Alii comoediam dicunt ortam ex rebus divinis, quippe nondum coactis in urbem Atheniensibus, cum Apollini Nomio, idest pastorum vicinorumve praesidi deo, constructis aris in honorem divinae rei, circum Atticae vicos, villas, pagos et compita festum carmen solemniter cantarent, comoedia est inventa, dicta ἀπὸ τοῦ κωμάζειν, hoc est a comissando ; quod appositis sollempni die vel amatorie lascivientibus choris comicis non est absurdum. Alii tamen ea ratione ἀπὸ τοῦ κώμου, id est a comissando, dictam putant comoediam, quod in ea amantium iuvenum comissationes canerentur. Est autem comissatio verbum male a iunioribus, quantum video, intellectum, quia credunt a « comedo » latino verbo derivatum esse, ac significare idem ferme quod primigenium suum, adiuncta duntaxat frequentationis vi, cum id verbum a Graeco ducatur κῶμος et κωμάζειν idemque plane quod et illud significat, unde syllaba quoque cum verbo Graeco congruit : longa enim est. Qua re Martialis

Adque oluere lares comissatore Lyaeo.

« Comissatio » enim et « comissor », non « commissatio » et « commissor » dicendum esse et docet ratio et antiquissimus quisque astipulatur codex. Sed redeamus unde digressi sumus. Comoedia, ut diximus, ἀπὸ τοῦ κώμου, idest a comissatione, dicta est. Comissari proprie iuvenum est amantium, cum noctuabundi et poti coronatique cum facibus tibiisque et id genus musicis instrumentis ad amicae fores cum lascivo et licentioso aequalium comitatu accedunt canentes, aut fores expugnantes, aut floribus limina et malis conspargentes, aut aliquid huiusmodi iuvenali et amatoria licentia designantes. Qualem scilicet in secundo idillio Theocritus amantem iuvenem describit ; qualem Heliodorus Phoenix amantem Theagenem ; qualem porro Alcibiaden Plato philosophus in Simposio, quod de Amore inscribitur. Alii dictam aiunt comoediam ἀπὸ τῆς κώμης. Κῶμαι enim appellantur a Graecis pagi et conventicula rusticorum. Nam iuventus, ut ait Varro, Attica circum vicos ire solita est et quaestus sui causa hoc genus carminis pronuntiare. Quidam a vicis urbanis, qui item graece « comae » dicuntur, vocatam aiunt comoediam. Nam postquam ex agris commigratum est Athenas, ludi sunt instituti quales Romae Compitalicii : ad canendum prodibant et ab urbana « come », idest vicania, καὶ ᾠδή comoedia dicta est ; vel quoniam τῶν κωμῶν, id est humilium domuum, fortunae in ea comprehenderentur, non ut in tragoedia publicarum et regiarum ; vel quoniam ἀπὸ τοῦ κώματος, idest a somno, quoniam intempesta nocte canebant, ut supra explicavimus, cum iam homines somno tenerentur. Hactenus de nomine et origine comoediae diximus.

Les uns affirment que la comédie est née de rites religieux : à l'époque où les Athéniens n'étaient pas encore réunis en une ville, pour honorer Apollon Nomios, c'est-à-dire le dieu

³² Munich, Staatsbibliothek, Ms. lat. 754, fol. 203v.-212v. Pour l'édition critique de ce manuscrit, voir A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio. Appunti inediti a cura di Rosetta Lattanzj Roselli*, Florence, Sansoni, 1973.

tutélaire des bergers ou des voisins³³, après avoir édifié des autels en l'honneur du dieu pour qui on sacrifiait partout à l'entour des villages, fermes, bourgades et carrefours de l'Attique, ils chantaient selon la coutume un poème de fête ; c'est ainsi que la comédie fut inventée, tirant son nom de *kômazeïn*, en latin *comissari* (« faire la fête »). Et ce n'est pas absurde puisque lors de cette fête dans les chœurs comiques, on plaçait³⁴ même des gens qui tenaient des propos érotiques et licencieux³⁵. D'autres cependant pensent que la comédie tire son nom du *kômos*, en latin *comissari*, parce qu'on y représentait des *comissationes* (« fêtes ») de jeunes gens amoureux. *Comissatio* (« la fête ») est un mot sur lequel les jeunes, à ce que je constate, font un contresens : ils croient qu'il est dérivé du mot latin *comedo* (« je mange ») et qu'il a presque la même signification que son étymon³⁶, avec simplement l'ajout du sens fréquentatif, alors que ce mot est tiré du grec *kômos* et *kômazeïn* et qu'il a exactement la même signification que lui ; c'est pourquoi la syllabe aussi correspond à la quantité du mot grec : elle est longue. Ainsi Martial :

Et les foyers ont exhalé les effluves de Lyaeus³⁷ le fêtard (*comissator*)³⁸.

Il faut en effet écrire *comissatio* et *comissor*, et non *commisatio* et *comissor*, comme le veut la logique et comme l'attestent les manuscrits les plus anciens. Mais revenons à notre point de départ. La comédie, comme nous l'avons dit, tire son nom du *kômos*, c'est-à-dire de « la fête ». C'est le propre des jeunes gens amoureux de faire la fête : ils se promènent la nuit, ivres et ceints d'une couronne, avec des torches, des flûtes et d'autres instruments de musique de ce genre, ils vont à la porte de la femme aimée, escortés d'un comité de gais lurons de leur âge ; ils chantent, prennent la porte d'assaut ou parsèment le seuil de fleurs et de fruits ou mettent au point un plan de ce genre grâce à leur audace juvénile et amoureuse. C'est ce type de personnage que Théocrite dépeint dans sa deuxième *Idylle*³⁹ avec son jeune homme amoureux, de même Héliodore de Phénicie avec l'amoureux Théagène⁴⁰, de même le philosophe Platon avec Alcibiade dans *Le Banquet*, œuvre qui porte le sous-titre *De l'amour*⁴¹. D'autres affirment que la comédie tire son nom de *kômê* (« le bourg »). Les Grecs appellent en effet *kômai* des bourgades, des lieux où se réunissent les paysans⁴². Car la jeunesse de l'Attique, comme le dit Varron, avait coutume d'aller de village en village et, pour gagner sa vie, de déclamer ce genre de poèmes. Certains affirment que la comédie tire son nom des quartiers urbains qui sont appelés de la même manière en grec *comae*. Car après la migration de la campagne vers Athènes, on institua des jeux semblables à la fête romaine des Compitalia : ils s'avançaient pour chanter, et la comédie tire son nom du *come* urbain, c'est-à-dire du quartier et de *ôdê* (« le chant ») ; ou bien c'est parce qu'on y aborde les destinées de familles humbles et non, comme dans la tragédie, de familles célèbres et royales ; ou bien encore est-ce dérivé de *kôma*, c'est-à-dire « le sommeil », puisqu'ils chantaient en pleine nuit, comme nous l'avons expliqué plus haut, au moment où tous les hommes étaient déjà plongés dans le sommeil. Nous en avons assez dit sur le nom et l'origine de la comédie⁴³.

Politien note que l'hypothèse étymologique présentée comme double par Donat (*κῶμος/κωμάζειν*) est en fait unique puisque *κωμάζειν* dérive de *κῶμος* ; il en profite pour ajouter une note sur l'orthographe correcte de *comissari* et *comissatio* en latin, en relevant au passage, souci du pédagogue, les fautes commises pas les plus jeunes (*iunioribus*) ! La seconde hypothèse *κῶμη/κῶμαι* est mentionnée par Diomède. Quant à la troisième (*ἀπὸ τοῦ*

³³ Le texte d'Evanthius consulté par Politien porte *vicinorum* au lieu de *vicorum*.

³⁴ Le texte d'Evanthius consulté par Politien porte *appositis* au lieu de *appotis*.

³⁵ Evanthius, *De fabula*, I, 3.

³⁶ Sur les étymons ou prototypes lexicaux que sont les *primigenia verba*, voir Varro, *L.* 6, 37.

³⁷ Autre nom de Bacchus.

³⁸ Mart., 9, 61, 15.

³⁹ Voir Théocrite, *Idylles*, II, 118 *et sqq.*

⁴⁰ Voir Héliodore, *Éthiopiennes*, IV, 17.

⁴¹ Voir Platon, *Banquet*, 212d *et sqq.*

⁴² Diomède, *Ars grammatica* III (Keil I, p. 488).

⁴³ A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio*, p. 6-7.

κόμματος), qui fait dériver le terme de comédie de celui de sommeil, Politien la lit dans le traité anonyme *Peri kômoidias*.

Comme pour Bade, les deux sources importantes de son exposé sont Evanthius et Diomède. Mais contrairement à Bade, Politien compare les informations données par ces deux auteurs latins avec ce qu'il trouve en grec chez Aristote :

Donatus grammaticus, Terentianus interpretator, tragoediam ait longe ante comoediam fuisse inventam adque ut rerum ita etiam temporum ipsorum coepto ordine tragoediam primo esse prolatam dicit. [...] Ita censet Donatus. Aristoteles autem scribit eodem tempore et tragoediam et comoediam fuisse incobatas.

Le grammairien Donat, commentateur de Térence, dit que la tragédie fut inventée bien avant la comédie et que si l'on suit l'ordre aussi bien logique que chronologique, la tragédie fut produite en premier⁴⁴. [...] Voilà l'avis de Donat⁴⁵. Or Aristote écrit que la tragédie et la comédie apparurent en même temps⁴⁶.

Politien oppose l'avis de Donat (*ita censet Donatus*) à celui d'Aristote (*Aristoteles autem scribit*). Il perçoit et met en valeur la différence des chronologies proposées par les deux auteurs : Donat affirme que la tragédie a été inventée avant la comédie tandis qu'Aristote écrit que la comédie et la tragédie furent inventées en même temps.

La *praelectio* regorge d'ailleurs de sources grecques que Politien lit dans le texte : Homère, Théocrite, Héliodore, Platon, auteurs auxquels s'ajoute le texte rare qu'est l'*Onomasticon* de Pollux. Plusieurs passages témoignent surtout d'une connaissance directe du texte grec de la *Poétique* d'Aristote. Le début de la conférence est une traduction d'un passage de la *Poétique* (1448b, 4-24) : *Duae potissimum causae videntur Aristoteli poetice genuisse : imitatio et concentus* (« Aux yeux d'Aristote il existe deux causes principales ayant produit la poétique : l'imitation et l'harmonie »)⁴⁷. Concernant la chronologie respective de la tragédie et de la comédie, Politien, comme nous l'avons vu, résume un passage de la *Poétique* (1449a) :

Namque iambicos imitabantur comici, qui Homericorum scriptores tragici evaserant. Fuit autem extemporalis a principio, ut idem ait, et tragoedia et comoedia. Tragoedia quidem apud eos inchoata qui solemniter dithyrambos canere in honorem Bacchi consueverant ; comoedia ab his qui canebant phallica in eiusdem dei honorem, quorum versuum plerisque in urbibus consuetudo remanserat ad Aristotelis aetatem. Emersit paulatim tragoedia et incrementa accepit, donec naturam suam nacta in ea constiti forma in qua nunc est.

En effet, les auteurs comiques imitaient les poètes iambiques, et les auteurs des poèmes homériques devinrent des poètes tragiques. Selon le même auteur, la tragédie et la comédie, à l'origine, furent de l'improvisation. La tragédie apparut chez ceux qui avaient coutume de chanter solennellement des dithyrambes en l'honneur de Bacchus ; la comédie fut inventée par ceux qui chantaient des poèmes phalliques en l'honneur du même dieu, et leurs vers étaient restés en usage dans la plupart des villes jusqu'à l'époque d'Aristote. La tragédie apparut peu à peu et se développa jusqu'à ce qu'ayant atteint sa nature propre, elle possède la forme qu'elle a maintenant⁴⁸.

D'autres cours de Politien témoignent de cette connaissance directe de la *Poétique* : le plus ancien est un commentaire d'une des *Héroïdes* d'Ovide, celle de Sappho à Phaon, cours qui

⁴⁴ Voir Evanthius, *De fabula*, I, 4.

⁴⁵ Voir Evanthius, *De fabula*, I, 5.

⁴⁶ A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio*, p. 13-14. Voir Aristote, *Poétique*, 1449a.

⁴⁷ A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio*, p. 4.

⁴⁸ A. Poliziano, *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio*, p. 14.

date de l'année 1480-1481 et que nous avons déjà mentionné. En outre, dans ses notes de cours sur l'*Odyssée*, la deuxième partie de la *praelectio* consiste en un collage de passages empruntés à des auteurs divers. La source principale est la *Poétique* d'Aristote : Politien en traduit ou paraphrase des passages sur l'unité d'action des poèmes homériques, sur l'opportunité de choisir seulement une partie de la guerre de Troie et non la narration complète, sur la complexité de la trame narrative de l'*Odyssée* comparée à celle de l'*Iliade*, sur la diversité des styles des deux poèmes, etc.⁴⁹

Dès le début des années 1480, Politien avait une connaissance directe du traité aristotélicien. Il avait en effet à sa disposition dans la bibliothèque de Laurent un manuscrit contenant la *Poétique*, l'actuel Laurentianus 60, 14 de la Biblioteca Medicea Laurenziana florentine⁵⁰. Giorgia Zollino a démontré et abondamment documenté dans un article récent la connaissance précoce de la *Poétique* d'Aristote qu'avait Politien, bien avant la traduction de Giorgio Valla en 1498⁵¹.

Politien est donc un érudit helléniste ; son regard de philologue l'incite à situer l'antique dans son contexte propre. Que ce soit sur le commentaire de Donat ou sur le *De fabula* d'Evanthius qui l'ouvre ou encore sur la *Poétique* d'Aristote, il adopte un point de vue antiquaire. Il vise une reconstruction historique de la comédie antique. Il s'agit certes du « premier traité sur la comédie de l'époque moderne » selon l'expression de Rosetta Lattanzi Roselli, mais ce traité ne traite que de la comédie antique et ne cherche pas à la mettre en relation avec les formes contemporaines de théâtre comique.

Josse Bade en revanche ne prend pas le grec, ni même l'Antiquité, comme objet d'étude propre ; il prend appui sur des mots grecs ou des auteurs grecs qu'il n'a d'ailleurs pas lus directement ou intégralement. Il ne possède pas une connaissance approfondie de la langue grecque. La langue qui intéresse Bade et apparaît comme horizon de sa réflexion serait plutôt le vernaculaire : pour présenter l'étymologie de la comédie, il choisit non le bilinguisme, mais le trilinguisme en ajoutant au grec et au latin le vernaculaire qu'est le français : les trois termes mis en parallèle sont *comae*, *pagi* et *villagia*, Bade ajoutant l'adverbe *vulgariter* (« en langue vulgaire ») au troisième terme pour désigner la langue française⁵². Et quand il évoque l'accessoire qu'est le masque dans le théâtre antique, il recourt non à un bilinguisme latin/grec mais à un bilinguisme latin/français en traduisant le latin *persona* par le français « faux visage » (*personae, hoc est « faux visages »*).

Bade considère donc le théâtre antique non pas d'un point de vue d'historien ou d'archéologue, mais en miroir du théâtre contemporain. Les *Praenotamenta* mentionnent à plusieurs reprises des éléments dramaturgiques contemporains. Par exemple dans le

⁴⁹ Voir A. Poliziano, *Appunti per un corso sull'Odissea. Editio princeps del Par. gr. 3069*, éd. L. Silvano, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2010.

⁵⁰ Voir I. Maier, *Ange Politien, la formation d'un poète humaniste (1469-1480)*, Genève, Droz, 1966, p. 443 ; *Les Manuscrits d'Ange Politien. Catalogue descriptif*, Genève, Droz, 1965, p. 336. Voir aussi T. Chevrolet, *L'Idée de fable. Théories de la fiction poétique à la Renaissance*, Genève, Droz, 2007, p. 264-267 ; A. Bettinzoli, *Daedaleum iter. Studi sulla poesia e la poetica di Angelo Poliziano*, Florence, Olschki, 1995, p. 142-143 ; V. Branca, *Poliziano e l'umanesimo della parola*, Turin, Einaudi, 1983, p. 12-16, p. 32 (n. 33) ; E. Garin, « La diffusione della Poetica di Aristotele dal secolo XV in poi », *Rivista critica di storia della filosofia*, 28 (1973), p. 447-451, en part. p. 449-450.

⁵¹ G. Zollino, « Aristotele nel primo decennio di magistero di Angelo Poliziano (1480-1490) », *Politien, humaniste aux sources de la modernité*, éd. É. Sérís et P. Viti, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 187-208.

⁵² P. Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie, n.p. : *Dicta ideo quia comae Graece pagi dicuntur, id est conventicula rusticorum quae vulgariter villagia dicimus* (Elle a été appelée ainsi parce que les bourgs sont appelés en grec *comae* c'est-à-dire des lieux de réunions de paysans que nous appelons villages en langue vulgaire).

chapitre 5, quand il évoque la satire antique, Bade la compare à des formes contemporaines de farces :

Erat ergo illa antiqua satyra etiam dramatica, hoc est actiua, apta ad ludendum. Nam erat composita eodem modo sicut comoedia antiqua, carminibus satis inconditis, sicut nunc fiunt ludi communes, in quibus uidi aliquando fatuos introductos et delirantes qui uitia magnorum uirorum tacite notabant, quod in propriis personis non fuissent ausi.

Il existait donc aussi une satire dramatique ancienne, c'est-à-dire active, de nature théâtrale. Car elle était composée dans la même forme que la comédie ancienne, en des vers plutôt informes, comme c'est le cas actuellement pour le théâtre populaire dans lequel j'ai déjà vu mettre en scène des bouffons et des fous qui critiquaient implicitement les vices de grands personnages, ce qu'ils n'auraient pas osé faire avec les vrais noms⁵³.

C'est la première personne du commentateur qui vient ici suggérer un parallèle entre une forme théâtrale antique et une forme théâtrale contemporaine. Ce sont davantage les points de rencontre entre Antiquité et époque contemporaine qui intéressent Bade que l'Antiquité comme objet d'étude autonome. Si Politien se situe du côté de l'érudition antiquaire, la vulgarisation est la finalité du commentaire de Bade. Se dessinent donc deux perspectives différentes du commentaire de l'œuvre de Térence qui impliquent deux usages très différents du grec qui sont eux-mêmes le reflet d'accès différents aux textes grecs à la Renaissance.

⁵³ *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES

POLIZIANO A., *La Commedia antica e l'« Andria » di Terenzio. Appunti inediti a cura di Rosetta Lattanzj Roselli*, Florence, Sansoni, 1973.

POLIZIANO A., *Appunti per un corso sull'Odissea. Editio princeps del Par. gr. 3069, a cura di L. Silvano*, Alexandrie (Italie), Edizioni dell'Orso, 2010.

Terentius cum directorio vocabulorum, sententiarum, artis comice, glosa interlineali, comentariis Donato, Guidone, Ascensio, Strasbourg, Johann Grüninger, 1496.

P. *Terentii aphri comicorum elegantissimi Comedie a Guidone Juvenale viro perquam litterato familiariter explanate : et ab Jodoco Badio Ascensio vna cum explanationibus rursus annotate atque recognite : cumque eiusdem Ascensii praenotamentis atque annotamentis suis locis adhibitis quam accuratissime impressae venundantur*, Paris-Londres, Josse Bade et al., 1504.

ÉTUDES CRITIQUES

BLOEMENDAL, J., « In the Shadow of Donatus: Observations on Terence and Some of his Early Modern Commentators », *Neo-latin Commentaries and the Management of Knowledge in the Late Middle Age and the Early Modern Period (1400-1700)*, éd. K. Enekel et H. Nellen, Louvain, Leuven University Press, 2013, p. 295-323.

LAWTON, H. W., *Térence en France au XVI^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970-1972 (1^{re} éd. : 1926), 2 vol.

LEBEL, M. (éd.), et Bade, J., *Josse Bade, dit Badius, 1462-1535 : Préfaces de Josse Bade... humaniste, éditeur-imprimeur et préfacier*, Louvain, Peeters, 1988.

MAÏER, I., *Ange Politien, la formation d'un poète humaniste (1469-1480)*, Genève, Droz, 1966.

MAÏER, I., *Les manuscrits d'Ange Politien. Catalogue descriptif*, Genève, Droz, 1965.

WHITE, P., *Jodocus Badius Ascensius: Commentary, Commerce and Print in the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

ZOLLINO, G., « Aristotele nel primo decennio di magistero di Angelo Poliziano (1480-1490) », *Politien, humaniste aux sources de la modernité*, éd. É. Sérís et P. Viti, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 187-208.